

# SAINTE CLOTILDE REINE DE FRANCE

645

Fêtée le 3 juin



Lorsque Dieu entreprit de fonder son Eglise sur la terre, il s'adressa d'abord aux trois peuples qui résumaient dans leur vie toute la vie des siècles passés. Il était naturel, en effet, il était logique que Dieu parlât d'abord aux trois principaux représentants de l'humanité au peuple qui représentait la sainteté des traditions, au peuple qui représentait l'éclat du génie, au peuple qui représentait la majesté du pouvoir. Dieu donc fit un appel à l'Orient, à la Grèce et à Rome; car Rome, la Grèce et l'Orient, c'est tout le monde ancien c'est l'ancienne religion, c'est la science ancienne, c'est l'autorité ancienne. Eh bien qu'ont répondu à Dieu l'Orient, la Grèce et Rome, c'est-à-dire la religion, la science, l'autorité des temps anciens ? L'Orient répondit à l'appel de Dieu en crucifiant son Fils; la Grèce, en se disputant pitoyablement les lambeaux de sa doctrine, et le peuple romain répondit à sa vocation divine en jetant les chrétiens aux lions. Dieu se lassa; il fit signe à des peuples nouveaux; il les appela des glaces du pôle, des steppes de l'Asie, des sables du désert, et il les lança à la conquête du monde. Et alors on put dire de l'Orient, de la Grèce et de Rome, ce qu'Isaïe prédisait autrefois de la superbe Babylone : «Malheur à Babylone ! j'ai entendu sur la montagne les voix de la multitude; c'était comme la voix d'un grand peuple, comme les cris de guerre des rois et des nations réunis». Un déluge de Barbares inonda les races coupables, et l'Europe parut

se renouveler sous le souffle de la colère de Dieu. Mais parmi ces nations barbares, où est l'héritage de Jésus Christ ? Quelle sera parmi elles la première nation catholique ? A qui est due cette grande initiative ? Telle est la question qui surgissait pour l'Eglise du milieu des ruines de l'ancien monde et à l'origine d'un monde nouveau.

Dieu résolut cette question. A l'une des extrémités de l'empire romain se trouvait une race, la dernière qu'eût touchée l'épée de Rome, avant que l'épée de Rome ne se brisât dans des mains devenues trop faibles pour la porter. Tout ce qu'il y avait eu de grand dans le vieux monde s'était rencontré avec cette race, que Caton définissait par deux traits : l'éloquence et la bravoure. Lorsque Alexandre promenait ses phalanges à travers l'Asie, il vint se heurter contre cette race, et elle avait dit à cet homme, devant qui la terre s'était tue : Nous ne vous craignons pas, nous ne craignons qu'une chose, c'est que le ciel ne tombe sur nous. Aussi Rome ne tremblait-elle que devant cette race qui un jour était allée au Capitole venger d'avance les humiliations de vingt peuples; pour la dompter, il avait fallu que le plus grand homme de guerre de l'ancien monde déployât contre elle la double ressource du génie et de la cruauté. Mais la Gaule vaincue n'en demeurait pas moins pour ses vainqueurs une menace et une terreur et il ne fallait pas creuser bien avant dans la terre des Civilis et des Vindex pour voir qu'elle n'avait rien perdu de sa sève ni de sa fécondité. Telle est la race que Dieu avait choisie et comme si ce n'était pas assez d'elle pour former le premier royaume de son fils, il permit qu'un deuxième sang vînt rajeunir ses veines épuisées, et qu'une nouvelle race doublât son énergie en y mêlant la sienne propre. Debout sur les bords du Rhin, depuis des siècles, ce nouveau venu n'attendait pour entrer dans la Gaule que le signal de la Providence. Ce moment arrivé, la tribu des Francs avait franchi le fleuve pour occuper la terre que Dieu lui destinait et, ce jour-là, la nation française était née, mélange providentiel des deux races auxquelles il a été donné d'accomplir les plus grandes choses sur la terre.

Voilà comment Dieu forma la nation française. De quel instrument se servira-t-il pour la faire catholique ? De ce qu'il y avait de plus faible et de plus méprisé dans le monde antique d'une femme; cette femme prédestinée, ce fut sainte Clotilde.

Vers le milieu du 5<sup>e</sup> siècle, les Burgundes, venus de la Germanie comme les Francs, occupaient dans les Gaules le territoire qui s'étend du Rhône et de la Saône aux Alpes.<sup>1</sup> Lyon, Genève et Châlon-sur-Saône étaient leurs capitales. Leur roi Gondioc était catholique. En mourant (463), il laissait quatre fils Gondebaud, Chilpéric, Godégisile et Gondemar. Ce fut Chilpéric qui succéda à son père et prit le titre de roi des Burgundes, tout en laissant à ses frères le gouvernement de quelques provinces. Il résidait à Lyon. Chilpéric était catholique ainsi que toute sa famille, à l'exception de Gondebaud qui était infecté de l'arianisme; il avait deux filles, Chrona et notre sainte Clotilde, au moment où éclatèrent les événements qui le précipitèrent du trône.

Vers l'an 477, la discorde se mit entre les fils de Gondioc. Gondebaud, le plus ambitieux de tous, ne recula devant aucun crime pour détrôner Chilpéric. Les suites de cette guerre fratricide semblent avoir été longues et cruelles. Enfin, Gondebaud parut aux portes de Vienne, où son frère s'était réfugié. Chilpéric tomba au pouvoir du vainqueur, avec sa femme et ses deux filles, Chrona et Clotilde. Gondebaud ne sut pas se montrer généreux dans la victoire. Il fit cruellement trancher la tête à son frère Chilpéric, dont la veuve fut précipitée dans le Rhône, avec une pierre au cou. Les deux jeunes princesses, tombées au pouvoir d'un oncle barbare, furent cependant épargnées. Chrona, qui était l'aînée, fut reléguée dans un monastère, on elle prit l'habit religieux, et vécut sous le nom de Mucurune. Quant à Clotilde, qui était encore fort jeune, elle fut enfermée dans un château qui appartenait au meurtrier de son père.

Une tradition constante, rappelée par les historiens de Bourgogne, place à Montmorot, près de Lons-le-Saunier, le séjour de Clotilde, tombée au pouvoir de son oncle. On voit encore aujourd'hui le donjon élevé où elle fut enfermée, dit-on, par l'ombrageux Gondebaud. Les historiens anciens nous parlent, en effet, du séjour de Clotilde à Genève et dans la haute Bourgogne, et le roi Gondebaud la fit garder soigneusement, soit à Montmorot, soit dans quelque autre château de la province. Il craignait sans doute que l'intérêt qui s'attachait au sort d'une innocente orpheline ne réveillât contre lui l'ardeur des partisans de Chilpéric. Cependant il la traita avec honneur, et la jeune princesse se montra aussi remarquable par la sagesse de son esprit que par son éclatante beauté.

Clotilde, élevée ainsi au milieu d'une cour arienne, resta fidèle au culte du vrai Dieu. Sa douceur, sa piété et aussi son amour pour les pauvres, la faisaient bénir de tous ceux qui vivaient autour d'elle, et de tous les indigents auxquels elle avait coutume de distribuer l'aumône. Elle accomplissait en toute liberté ces bonnes oeuvres, et bientôt la réputation de la pieuse princesse se répandit dans toutes les Gaules.

Clovis, qui régnait alors sur la France, entendit parler des vertus de Clotilde, et conçut aussitôt le désir de l'avoir pour épouse. Mais comment la pensée d'épouser une princesse catholique, pût-elle venir à Clovis, qui était roi païen ? Au point de vue politique proprement dit, ce mariage n'offrait pas les avantages qu'on recherche ordinairement pour les alliances princières. Clotilde ne pouvait apporter à son nouvel époux que des vertus, sans autres trésors. Dépouillée de toute fortune personnelle par le meurtrier de ses parents, retenue dans une demi-captivité qui la rendait invisible même pour les ambassadeurs étrangers envoyés à la cour des Burgundes, il fallait la rechercher pour elle-même, sans aucune arrière-pensée d'ambition ou d'accroissement de territoire. On a parlé des droits qu'elle représentait, comme fille de Chilpéric, sur le royaume des Burgundes, et quelques historiens ont prétendu que cette perspective avait seule déterminé le choix de Clovis. Mais il est certain que chez les Burgundes, aussi bien que chez les Francs, les filles ne pouvaient hériter du trône. Une guerre seule pouvait déposséder Gondebaud. Or, Clovis et ses Francs n'avaient nul besoin d'acheter par une alliance le droit de faire la guerre aux nations voisines. Ils prenaient ce droit quand ils voulaient, selon les inspirations de leur humeur belliqueuse et l'opportunité des conjectures. Mais le choix de Clotilde, comme épouse de Clovis, avait pour les catholiques gallo-romains une signification bien autrement considérable. Il confirmait les espérances qui, du nord au midi, de l'est à l'ouest, dans toutes les Gaules, se rattachaient à la nation franque. Les vœux des catholiques étaient en faveur de Clotilde. Des prières ardentes s'élevaient de tous les cœurs afin que l'orpheline, devenue reine des Francs, pût un jour les conquérir à la foi.

---

<sup>1</sup> Séquanie ou Franche-Comté, Suisse française, Savoie, Nivernais, Bourgogne moderne, Dauphiné.

Il est naturel de penser que les conseils de saint Remi, auquel le roi franc avait une entière confiance, ne furent pas étrangers à sa détermination.

«Clovis envoyait de fréquentes ambassades chez les Burgundes, dit Frédégaire, dans l'espoir que ses envoyés pourraient rencontrer Clotilde. Mais on ne leur permettait pas de la voir. Clovis eut alors recours à un stratagème qu'un noble gallo-romain, Aurélien, se chargea de faire réussir. Ce dernier se déguisa sous les haillons d'un mendiant, une besace sur l'épaule, et partit seul pour la ville de Janua (Genève) où se trouvait alors Gondebaud. Il portait l'anneau royal que Clovis lui avait confié».

«Un dimanche après la liturgie, Clotilde, s'avançant, selon l'usage, sous le porche de l'église, était occupée à distribuer ses aumônes aux pauvres assemblés. Là se pressaient les Romains dépouillés de leurs biens, les Gaulois ruinés par les exacteurs, ceux qui arrivaient fugitifs des pays dévastés par les Francs, femmes, vieillards, enfants, que la réputation lointaine de la bienfaisance de Clotilde appelait de toutes les contrées aux lieux où elle épanchait ses dons. Ce jour-là, un jeune Romain, qui conservait un air d'opulence et de dignité sous ses habits d'indigent, l'avait frappée par la blancheur de ses mains, par le parfum de sa chevelure, et plus encore par le soin qu'il avait mis à écarter le voile dont elle était enveloppée pour la contempler fixement, pendant qu'agenouillé devant elle il tendait la main à son as d'argent. Surprise, elle le fit appeler, lui demanda les motifs de son déguisement et de sa hardiesse.

«Illustrissime Clotilde, avait-il répondu, je suis Aurélien, fils du sénateur de ce nom, d'une famille consulaire. Le roi Clovis a eu en grâce ma famille et moi. Il nous a pris pour les interprètes de sa clémence auprès des Romains de ma province depuis, il m'a honoré du titre de son convive, m'a élevé au rang de ses antrustions,<sup>2</sup> et dans ce moment j'accomplis une mission qui est le plus haut et le plus magnifique témoignage de sa confiance. Aurélien, fils d'Aurélien, sénateur clarissime, m'a-t-il dit, j'ai résolu de faire asseoir sur mon trône, à mes côtés, une princesse de la même religion que ton peuple, une princesse qu'on dit belle entre toutes les filles des Gaules. Va, parviens à la voir, à l'insu de son oncle Gondebaud et si l'on ne m'a pas trompé, si tu la trouves digne des louanges qu'en fait le monde, voilà mon anneau. Noble princesse ajouta Aurélien, mon attente est dépassée !»

Et en même temps il lui remit l'anneau royal qui devait servir de preuve authentique à sa mission.

Clotilde le reçut avec joie et dit à l'envoyé : «Il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen. Si pourtant les desseins de Dieu préparent cette union, s'il veut se servir de moi pour amener le roi des Francs à le connaître, je serai heureuse d'accomplir sa volonté. Recevez, je vous prie, pour récompense de votre service ces cent *solidi*. Voici mon anneau. Retournez promptement près de votre maître et dites-lui de ma part que, s'il veut m'épouser, il envoie de suite des ambassadeurs pour en faire la demande à Gondebaud, mon oncle. Les députés devront conclure sans délai la négociation et agir avec célérité. Arédius, le conseiller du roi mon oncle, n'est pas encore de retour de Constantinople. Il faut profiter de cette circonstance, car je soupçonne qu'il serait contraire à notre projet.

Aurélien repartit aussitôt et rendit compte à Clovis de tous les détails de son voyage. Il fut aussitôt chargé de retourner, non plus comme mendiant, dit Aimoin, mais comme ambassadeur, près de Gondebaud, pour exiger au nom du roi des Francs remise immédiate de sa fiancée qu'il détenait injustement. L'échange des deux anneaux entre les futurs conjoints donnait en effet à Clotilde le titre de fiancée. Celle-ci le savait. En conséquence elle avait eu soin de déposer secrètement, et à l'insu de son oncle, l'anneau de Clovis parmi les autres bijoux du trésor royal. Aurélien, arrivé près de Gondebaud, qui ignorait tous ces détails, lui dit : «Le roi des Francs m'envoie réclamer près de vous sa fiancée que vous retenez à votre cour.» – «Quelle est cette fiancée ? répondit Gondebaud. Est-ce que vous venez ici dans un but hostile, et pour jouer le rôle d'un espion ? Prenez garde que je ne vous fasse chasser honteusement de mes Etats.» – «La fiancée de Clovis mon maître, dit Aurélien, est votre nièce Clotilde. Le roi des Francs a échangé avec elle son anneau. Fixez donc vous-même le jour et le lieu où la remise solennelle de la princesse sera faite à son royal époux.» Gondebaud de plus en plus étonné prit conseil des grands de sa cour. Tous craignaient qu'un refus n'attirât sur les provinces burgundes les armes de Clovis. Voici l'avis qu'ils donnèrent au roi : Qu'on interroge la jeune fille qu'on sache d'elle s'il est vrai qu'elle ait reçu l'anneau de Clovis et consenti à l'épouser. Dans le cas où le fait serait véritable et qu'elle ait réellement échangé les présents de fiançailles, il faudra la remettre sans délai aux ambassadeurs du roi des Francs, plutôt que

---

<sup>2</sup> Mot qui répond à celui de leudes ou fidèles, principaux seigneurs parmi les Francs.

de nous exposer à une guerre désastreuse. Clotilde fut donc mandée elle déclara avoir réellement reçu l'anneau de Clovis, le fit voir à son oncle et ajouta qu'elle deviendrait volontiers l'épouse du roi des francs. Aurelien fut rappelé : «Il s'empressa, dit Frédégaire, d'offrir à Gondebaud un sou et un denier, gage usité des alliances matrimoniales chez les Francs. On convint que Clotilde partirait immédiatement pour aller rejoindre Clovis, et que les deux époux reviendraient ensemble célébrer solennellement leurs noces à Cahillomom (Chalon-sur-Saône), où Gondebaud voulait préparer des fêtes magnifiques. Les ambassadeurs francs reçurent Clotilde des mains du roi des Burgognes. Elle prit place sur une basterne, chariot couvert, tramé par des bœufs.» – «Mais ayant appris que l'on parlait du prochain



retour d'Arédius, elle dit aux ambassadeurs francs : «Si vous tenez à me remettre saine et sauve entre les mains du roi votre maître, ce n'est point sur une basterne que nous devons voyager. Donnez-moi un bon cheval, et hâtons-nous de sortir du territoire des Burgundes. Autrement nous serons arrêtés en route. Les Francs ne demandaient pas mieux, et la jeune fiancée, montée sur un coursier rapide, précipita sa marche. Arédius venait en effet de débarquer à Marseille, et, galopant jour et nuit, arrivait à la cour de Gondebaud. Vous savez, lui dit le prince, que je viens de contracter une alliance avec les Francs, et que j'ai donné ma nièce Clotilde pour épouse à leur roi. – Une alliance ! s'écria le ministre burgunde; dites plutôt que vous venez de prélude à une guerre qui ne finira jamais. Ô mon maître ! ne vous souvient-il plus que le père de Clotilde, votre frère Chilpéric, a succombé sous votre glaive que la mère de Clotilde a été jetée une pierre au cou dans le Rhône ? et que les deux frères de Clotilde ont eu la tête tranchée par votre ordre ? Croyez-moi, si elle en a jamais le pouvoir, elle vengera la fin tragique de ses parents. Envoyez une armée à sa poursuite qu'on la ramène de force. On viendra plus facilement à bout d'une querelle vidée une bonne fois avec Clovis que d'un ressentiment qui s'éternisera entre les Francs et les Burgundes, sous l'influence de la nouvelle reine. –Gondebaud goûta cet avis. Il expédia sur-le-champ une bande de cavaliers pour arrêter Clotilde, et la lui ramener avec les trésors déposés dans la basterne royale. Mais il était trop tard. Clotilde touchait déjà aux frontières des deux Etats. Informée de la poursuite dont elle était l'objet, elle en fit donner immédiatement avis à Clovis, qui l'attendait à Villariacum (Villery), sur le territoire des Tricasses (Troyes) lui demandant ce qu'il y avait à faire et lui proposant de se défendre par la force contre l'injuste violence dont elle était l'objet. Clovis donna l'ordre aux soldats francs qui escortaient sa fiancée de ravager et de brûler sur un rayon de deux lieues le pays burgunde qui leur restait à traverser. Ils le firent et-Clotilde gagna Villariacum sans avoir été atteinte par les cavaliers de Gondebaud. En abordant son royal époux, elle s'agenouilla et dit : «Je vous rends grâce, Dieu tout-puissant, de ce que j'ai vu un commencement de vengeance s'exercer contre le meurtrier de mon père, de ma mère et de mes frères (494) !»

Les noces de la première reine chrétienne de France ne pouvaient plus se célébrer à Chalon-sur-Saône, suivant que Gondebaud l'avait proposé; elles le furent à Soissons, au milieu des fêtes les plus somptueuses (493). Tandis que les Francs profitaient du mariage de leur chef pour se distraire, selon leurs penchants, Clotilde priait et faisait parler ses larmes pour obtenir de Dieu la prompte conversion du roi son époux.

Clovis eut de la reine Clotilde un premier fils. Voulant que l'enfant fût consacré par le Baptême, la reine pressait instamment son mari, lui disant : «Les dieux que vous honorez ne sont rien, car ils ne peuvent rien, ni pour eux-mêmes, ni pour les autres, puisqu'ils sont taillés de pierre, de bois ou de métal. Les noms que vous leur avez donnés sont des noms d'hommes.

Mais, celui qu'on doit honorer davantage est celui qui, par sa parole, a créé de rien le ciel, la terre et la mer, et toutes les choses qui y sont contenues qui a fait briller le soleil, a orné le ciel d'étoiles a peuplé les eaux de poissons, les terres d'animaux, et les airs d'oiseaux qui décore à sa volonté les champs de moissons, les arbres de fruits, les vignes de raisins; dont la main a créé l'espèce humaine, et dont la libéralité a voulu que toute créature rendit hommage et service à l'homme, formé par lui».

Mais, quoique la reine dît tout cela, l'esprit du roi n'était pas amené à la foi. Il disait : «C'est par la volonté de nos dieux que toutes choses ont été créées et produites; il est clair, au contraire, que votre Dieu ne peut rien, et, qui plus est, il est prouvé qu'il n'est pas même de la race des dieux». La pieuse reine obtint cependant ce qu'elle, souhaitait. Il lui fut permis de présenter son enfant au baptême. Par son ordre, l'église fut décorée de guirlandes et de riches tentures. Clotilde espérait attirer plus facilement à la foi, par cette pompe, celui que n'avaient pu toucher ses exhortations. L'enfant fut baptisé, et reçut le nom d'Ingomer mais il mourut dans la semaine de son Baptême. Le roi, aigri par cette perte, accabla Clotilde de reproches lui disant :

« Si l'enfant eût été consacré au nom de mes dieux, certes il vivrait encore mais, comme il a été baptisé au nom de votre Dieu, il devait infailliblement mourir».

La reine répondit : «Je rends grâces au Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses, de ce qu'il ne m'a pas jugée tout à fait indigne de voir le fruit de mon sein admis dans son royaume. Cette perte n'a point affecté mon âme de douleur, parce que je sais que les enfants que Dieu retire du monde pendant qu'ils sont encore dans les blancs vêtements, doivent jouir de sa présence».

La reine eut un second fils, qui reçut au Baptême le nom de Clodomir. Cet enfant étant tombé malade quelque temps après son baptême, le roi disait :

«Il ne peut arriver autrement à celui-ci qu'il n'est arrivé à son frère baptisé au nom de votre Christ, il doit aussi mourir».

Mais, par les prières de la mère et la volonté du Seigneur, l'enfant Guérit.

Cependant Clotilde pressait toujours son époux de tenir la promesse qu'il lui avait faite de reconnaître le vrai Dieu et d'abandonner le culte des idoles. Mais rien ne pouvait le décider à croire. Une guerre éclata entre les Francs et les Allemands dans laquelle il fut forcé par la nécessité de confesser ce que, jusque-là, il avait nié avec obstination. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Tolbiac. Les troupes du roi franc furent repoussées, et le désordre fut tel dans leurs rangs que les bataillons, s'enchevêtrant les uns dans les autres, se donnaient mutuellement la mort. A ce spectacle, Clovis ne put retenir ses larmes.

Aurélien, le fidèle Aurélien était aux côtés du monarque : «Ô mon roi, dit-il, croyez au Dieu de Clotilde et il vous donnera la victoire». Alors Clovis leva les yeux au ciel et s'écria : «Jésus Christ, que Clotilde annonce être fils du Dieu vivant, toi qui viens, dit-on, au secours de ceux qui sont en peine et donnes la victoire à ceux qui espèrent en toi, j'invoque avec dévotion ton glorieux appui. Si tu m'accordes de vaincre ces ennemis, et si j'éprouve l'effet de cette puissance que le peuple dévoué à ton nom publie avoir éprouvée, je croirai en toi et serai baptisé en ton nom. J'ai invoqué mes dieux, mais j'éprouve qu'ils ne sont pas près de me secourir aussi je crois qu'ils ne possèdent aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent. C'est toi que j'invoque maintenant, et c'est en toi que je veux croire. Que j'échappe seulement à mes ennemis !»

Comme il disait cela, les Allemands tournèrent le dos et commencèrent à prendre la fuite, et voyant que leur roi était mort, ils se mirent sous la domination de Clovis, en disant : «Cesse, de grâce, de tuer notre peuple, nous sommes à toi». Clovis donna aux siens l'ordre de cesser le carnage et ramena ses troupes sous la tente. Au retour, il raconta à la reine comment, en invoquant le nom du Christ, il avait obtenu la victoire (496).

C'est alors que Clotilde fit venir saint Remi, évêque de Reims, le priant de faire pénétrer dans le cœur du roi la parole du salut. Le pontife lui apprit à connaître le vrai Dieu, et quand il le crut suffisamment instruit, il fit préparer la cérémonie du baptême avec une grande magnificence. Ce jour étant arrivé, une foule immense circulait aux alentours de la principale église de Reims; on attendait impatiemment le roi Clovis et les milliers de catéchumènes qui devaient être initiés comme lui aux divins mystères de la foi chrétienne. Des enfants répandaient sur le sol les fleurs de leurs corbeilles; des jeunes filles, couvertes de longs voiles, se dirigeaient en file vers le lieu de la cérémonie et chantaient des hymnes à la gloire de Dieu. Ici, des leudes richement costumés pressaient à l'envi la course de leurs chars là, des religieux expliquaient des prophéties que le peuple recueillait avec ardeur; plus loin, des *fatistes*

(poètes) racontaient de naïves légendes, et le nom du Christ se posait enfin sur des levées qui, naguère, ne répétaient que les noms profanes des idoles.

Une rumeur soudaine annonça l'approche du royal cortège : Clovis parut. A ses côtés marchait Clotilde, radieuse de bonheur; derrière lui s'avançaient les sœurs du roi, les princesses Lanthilde et Alboflède, que le miracle de Tolbiac avait converties; le jeune Thierry, fils d'un premier lit de Clovis, et des flots de guerriers et de peuple, que Clotilde était heureuse d'amener au céleste bercail.

Les diacres reçurent Clovis sur le seuil de l'église; des nuages de myrrhe s'échappaient des encensoirs et montaient en vapeurs jusqu'à la voûte; des roses effeuillées jonchaient le parvis et parfumaient l'enceinte.

Il était juste que Clovis se désaltérât le premier aux sources régénératrices du baptême. L'évêque de Reims conduisit l'illustre catéchumène à l'entrée du baptistère, et tel que le Christ, lorsqu'il guérissait les aveugles et les sourds, saint Remi, effleurant de ses doigts humectés de salive les oreilles du monarque, prononça le mot Hepta, «ouvrez-vous».

Clovis, après avoir récité le Symbole des Apôtres, pénétra avec l'évêque dans le Jourdain. On appelait ainsi un sanctuaire de forme circulaire, au centre duquel s'arrondissait un large bassin de porphyre rempli d'eau sacrée. Regardant l'Orient, image de la lumière, puis l'Occident, image des ténèbres, saint Remi se disposait à verser sur le front de Clovis l'eau qu'il avait puisée dans le bassin lorsqu'une colombe descendue du ciel, et portant à son bec une petite fiole, entra dans le baptistère par une des fenêtres ouvertes.

L'évêque, accomplissant les ordres secrets du Seigneur, saisit la petite fiole, répand sur la tête de Clovis quelques gouttes de la liqueur céleste qu'elle renfermait, et s'écrie : «Baisse le front, fier Sicambre brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé».

Un murmure d'enthousiasme parcourt l'assemblée; Clovis sort du baptistère revêtu de la robe blanche des néophytes; il s'approche des prisonniers de Tolbiac et détache leurs chaînes. C'est par un acte de clémence que le roi des Francs commence sa nouvelle existence.

«Ô Clovis ! chantèrent en chœur les bardes, nulle puissance terrestre n'égale ta puissance car l'auréole du chrétien rayonne sur ton front l'une de tes mains tient le glaive, et ton autre main s'appuie sur la Croix.»

Après le baptême, Clovis dépêcha des ambassadeurs au pape Anastase et fit déposer sa propre couronne devant le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul; c'était le commencement de l'alliance entre la France et l'Eglise romaine. Sous l'inspiration de Clotilde, il fit abattre les temples des idoles dans ses Etats et élever des églises au vrai Dieu. Guerrier toujours favorisé par la victoire, tout lui réussit; son empire s'accrut, et Paris, que

jusqu-là il avait assiégé vainement, lui ouvrit enfin ses portes.

Vingt ans s'étaient écoulés dans une heureuse union entre Clovis et Clotilde, lorsque Dieu rappela à lui le roi des Francs (511). Clotilde, après les premières larmes données à la nature, se résigna comme il convient à une chrétienne et dit : «Seigneur, vous me l'aviez donné païen par votre miséricorde, je vous le rends chrétien, que votre volonté soit faite».

De Paris et du séjour de la cour, Clotilde se transporta à Tours en face d'un tombeau celui de saint Martin : « Là, dit saint Grégoire de Tours, on vit la fille d'un roi, la nièce d'un roi, la femme d'un roi, la mère de plusieurs rois, passer les nuits en oraison, servir les pauvres,



consoler les affligés, assister les nécessiteux de ses biens, protéger les veuves et les orphelins».

Personne plus que Clotilde ne devait avoir de compassion envers le malheur. Après la mort de Clovis, elle vécut encore plus de trente années qui furent, comme sa jeunesse, semées d'épreuves et de tribulations. Sa fille unique, nommée comme elle Clotilde, avait épousé le roi des Visigoths, Amalaric. Ce prince, qui était arien, se prit à détester sa femme à cause de sa religion. Il lui faisait jeter de la boue quand elle se rendait à l'église, et voulait, par toutes sortes de mauvais traitements, la forcer à abjurer. Les frères de cette malheureuse princesse ayant appris les outrages dont elle était l'objet, déclarèrent la guerre à Amalaric, le tuèrent et ramenèrent leur sœur; mais sainte Clotilde ne devait pas revoir sa fille ici-bas; elle mourut en route.

D'autres douleurs, expiation de ces fautes dont les saints eux-mêmes ne sont pas exempts, attendaient la reine Clotilde. Son oncle Gondebaud venait de mourir, laissant son royaume des Burgundes à saint Sigismond (516). Les troubles qui éclatèrent en Bourgogne sous ce prince, parurent à Clotilde un moment favorable pour venger la mort de ses parents. Elle crut que la piété filiale lui en faisait un devoir. Elle excita donc ses fils à déclarer la guerre à Sigismond. «Mes enfants, leur dit-elle, que je n'aie pas à me repentir de vous avoir nourris avec tendresse soyez, je vous prie, indignés de mon injure, et vengez la mort de mon père et de ma mère». Clotilde ne fut que trop obéie par ses enfants. Ils attaquèrent les Bourguignons et les défirent. Sigismond, vaincu et saisi, fut livré à Clodomir, qui le fit inhumainement précipiter dans un puits, avec sa femme et ses enfants.

Un des fils de Clovis, Clodomir, mourut en combattant les Bourguignon, à Vézeronnes. Il laissait trois enfants en bas âge, Théodebert, Gontaire et Clodoald. Ils furent élevés par les soins de Clotilde, leur aïeule, qui revint de Tours et s'établit avec eux dans un monastère de Paris.

Dieu permit qu'une épreuve suprême rompît les derniers liens qui l'attachaient au monde, que la cruauté de ses propres enfants vint arracher de ses bras maternels ces pauvres innocents.

Il faut lire dans saint Grégoire de Tours même le récit émouvant de l'horrible meurtre des jeunes enfants de Clodomir; rien n'est plus navrant. Comme la reine Clotilde séjournait à Paris, Childebart voyant que sa mère avait porté toute son affection sur les fils de Clodomir, entraîne par l'envie et craignant que, par la faveur de la reine, ils n'eussent part au royaume, envoya dire secrètement à son frère Clotaire : – Notre mère retient près d'elle les fils de notre frère, et veut leur donner le royaume, il faut que tu viennes vite à Paris, et que nous tenions conseil ensemble pour délibérer sur ce que nous devons faire d'eux, savoir si on leur coupera les cheveux pour qu'ils soient comme le reste du peuple, ou s'il ne faudra pas plutôt les tuer et partager également entre nous le royaume de notre frère.

Tout joyeux de ces paroles, celui-ci vint à Paris. Childebart avait répandu dans le peuple l'idée que les deux rois se réunissaient afin d'élever au trône ces jeunes enfants. Mais, quand ils furent réunis, ils firent dire à la reine, qui habitait alors la même ville : – Envoie-nous les enfants pour qu'ils soient élevés au trône.

Elle, remplie de joie, et ignorant leur artifice, fit manger et boire les enfants, et les envoya en disant : – Il me semble que je n'ai pas perdu mon fils si je vous vois régner à sa place.

Ceux-ci, étant allés, furent saisis aussitôt, séparés de leurs serviteurs et de leurs gouverneurs, et on les garda tous, d'un côté les serviteurs, de l'autre les enfants. Alors Childebart et Clotaire envoyèrent à la reine Arcadius, avec des ciseaux et une épée nue. Quand il fut devant la reine, il lui montra, l'un et l'autre en disant : Quelle est ta volonté, très glorieuse reine; tes fils, nos maîtres, demandent ce que tu penses qu'on doit faire de ces enfants, et si tu ordonnes qu'ils vivent les cheveux coupés, ou qu'ils soient mis à mort ?

Celle-ci, atterrée du message et outrée de colère, surtout en voyant l'épée nue et les ciseaux, répondit sans réfléchir, dans l'amertume qui l'avait saisie, et sans savoir, dans sa douleur, ce qu'elle allait dire : – J'aime mieux, s'ils ne sont pas élevés au trône, les voir morts que tondus.

Mais, Arcadius, s'inquiétant peu de son désespoir et de ce qu'elle pourrait décider ensuite en réfléchissant davantage, revint promptement rapporter cela et dit : La reine consent achève votre œuvre elle-même ordonne que vous accomplissiez votre dessein.

Aussitôt Clotaire, prenant le plus âgé des enfants par le bras, le jette par terre et le tue cruellement en lui enfonçant un couteau dans l'aisselle. Aux cris de l'enfant, son frère se

prosterne aux pieds de Childebert, et saisissant ses genoux, il lui disait avec larmes : – Secours-moi, mon excellent père, afin que je ne meure pas comme mon frère !

Alors Childebert, le visage couvert de pleurs, dit : – Je te prie, mon Très doux frère, d'avoir la générosité de m'accorder sa vie; je te donnerai pour lui tout ce que tu voudras seulement qu'il ne meure pas.

Alors Clotaire dit, plein de fureur : – Ou repousse-le loin de toi, ou tu mourras certainement à sa place. C'est toi, continua-t-il, qui es l'instigateur, et tu es si pressé de manquer de foi ?

A ces mots, Childebert repoussa l'enfant et le jeta vers Clotaire, qui, le recevant, lui enfonça son couteau dans le côté, comme il avait fait à son frère, et le tua. Ils firent périr ensuite les esclaves avec les gouverneurs. Après qu'ils furent morts, Clotaire, étant monté à cheval, s'éloigna sans se troubler nullement du meurtre de ses neveux; pour Childebert, il se retira dans les faubourgs de la ville. La reine fit placer les pauvres petits corps dans un cercueil, et les suivit avec un grand appareil de chants et un deuil immense, jusqu'à la basilique de Saint-Pierre où elle les fit enterrer ensemble. L'un avait dix ans, et l'autre sept. Ils ne purent avoir le troisième, nommé Clodoald, parce qu'il fut sauvé par des hommes courageux. Celui-ci, méprisant un royaume terrestre, se consacra au Seigneur, se coupa les cheveux de sa propre main et fut fait clerc; il s'appliqua aux bonnes œuvres et mourut prêtre. Les deux rois partagèrent par égales portions le royaume de Clodomir.

Désormais le monde se fermait devant Clotilde. Elle retourna au tombeau de saint Martin et partagea ses dernières années entre la prière et les bonnes œuvres.

A Tours, elle était témoin des miracles qui s'opéraient tous les jours par l'intercession du thaumaturge des Gaules et devint thaumaturge elle-même. Les princes francs, ses fils, continuaient à se livrer des combats fratricides. «Or, dit Grégoire de Tours, il advint que Théodebert et Childéric, à la tête d'une armée, se mirent en marche contre Clotaire. Celui-ci, désespérant de résister à leur attaque, s'enfuit avec les siens dans la forêt de Routot, sur les bords de la Seine, près de Caudebec, où il chercha à se couvrir par de grands abattis d'arbres. Mais le prince fugitif ne comptait guère sur ce faible rempart et songea à invoquer Dieu.

«La reine Clotilde, informée de ce qui se passe, se rend au tombeau du bienheureux Martin, s'y prosterne en oraison, veille toute la nuit et prie Dieu de mettre fin à la guerre impie que se font ses enfants.

«Les deux rois, arrivant avec leurs armées, entouraient Clotaire et se disposaient à le tuer le lendemain, quand un matin il s'éleva dans le lieu où ils étaient rassemblés une tempête qui emporta les tentes, détruisit les bagages et bouleversa tout; des éclairs mêlés de tonnerre et d'une pluie de pierres descendent sur leurs têtes ils se précipitent le visage contre le sol couvert de grêle, et ces pierres tombant les frappent avec force, car il ne leur restait pour tout abri que leurs boucliers, et ce qu'ils craignaient le plus, c'était d'être consumés par le feu du ciel. Leurs chevaux aussi furent tellement dispersés, qu'à peine put-on les retrouver à une distance de vingt stades, et que beaucoup d'entre eux furent même entièrement perdus.

«Meurtris par les pierres, comme nous l'avons dit, prosternés à terre, ils exprimaient leur repentir et demandaient pardon à Dieu de ce qu'ils avaient voulu faire contre leur propre sang. Sur Clotaire, il ne tomba pas une seule goutte de pluie, et l'on n'entendit pas le moindre bruit de tonnerre, et l'on ne sentit, dans le lieu où il était, aucun souffle de vent. Ses frères lui envoyèrent des messagers pour lui demander paix et amitié, ce qui leur ayant été accordé, ils s'en retournèrent chez eux.

«Personne ne doutera que ce ne soit là un miracle du bienheureux Martin, obtenu par la reine».

Ce miracle de l'amour maternel fut le dernier acte de sainte Clotilde sur la terre.

Un soir qu'elle priait avec une ferveur extraordinaire sur le tombeau de saint Martin, la royale veuve entendit une voix dans son cœur lui prédire une heureuse nouvelle. Elle lui dit qu'avant que trente soleils nouveaux aient un peu éclairé le monde, la reine de France aurait passé à une vie meilleure. On vit dès lors la vertueuse Clotilde se préparer par les plus ardents efforts et les plus vifs élans de piété à ce passage de la terre aux cieux. Mais bien que toutes ses pensées fussent alors fixées sur les récompenses éternelles que Dieu a promises à ses Saints, elle sentit cependant son cœur s'émouvoir d'un amour immense pour quelques êtres qu'elle allait laisser dans ce monde. C'était son cœur de mère, qui, près d'aller se perdre et s'embraser dans les flammes du divin amour, brûlait encore d'une ineffable tendresse pour des fils ingrats, dont les querelles et les crimes avaient mainte fois percé ce même cœur d'un glaive douloureux. Clotilde, sur son lit de mort, veut les voir, leur parler et les entendre. Clotaire et Childebert, mandés par elle, paraissent donc en sa présence. Oh qu'elle dut être

vive et éloquente la dernière prière de cette royale mère aux fils cruels qui avaient méconnu son amour. Elle les exhorta de la manière la plus touchante à servir Dieu, à garder ses lois, à protéger les pauvres, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, et à traiter leurs peuples avec une paternelle bonté. Elle tourna ensuite toutes ses pensées vers Dieu, attendant son heure, avec le calme du juste qui, à travers les voiles transparents de la mort, entrevoit l'aurore d'une plus belle vie. Le trentième jour de sa maladie (545) elle fortifia son âme du pain des élus et, après une profession publique de sa foi, elle rendit doucement son dernier soupir entre les bras du Dieu qui l'avait consolée ici-bas par son amour, et qui, dans les cieus, allait être lui-même sa récompense.

Le corps de sainte Clotilde fut apporté à Paris, où ses fils Childebert et Clotaire lui firent de magnifiques funérailles ! Elle fut ensevelie, d'après son désir, dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à côté de celui de Clovis et au pied du tombeau de sainte Geneviève. C'est là que ses restes précieux reposèrent longtemps, près du monarque qu'elle avait gagné à la foi, et de l'humble vierge de Nanterre, qu'elle avait connue, qu'elle avait aimée et près de laquelle elle repose aujourd'hui dans le ciel.

Les Allemands ont prétendu que trois crapauds étaient les armes primitives de France et qu'ils ont été remplacés par trois lis apportés du ciel par des anges, à sainte Clotilde, après le baptême de Clovis. Nous avons vu sainte Clotilde représentée en pied couronné en tête, deux longues nattes de cheveux descendant sur ses épaules, manteau royal nimbe de la sainteté. Ses mains soutiennent un édifice qui peut rappeler soit la fondation de la basilique des saints apôtres Pierre et Paul, à Paris, soit la création des Andelis, soit encore, dans un sens figuré, la fondation de la nouvelle Eglise de France. On rappelle encore, dans l'histoire peinte ou gravée de sainte Clotilde, la bénédiction d'une fontaine qu'elle fit jaillir aux Grands-Andelys; en faveur des ouvriers qui construisaient son monastère. Nous dirons plus bas un mot de ce fait merveilleux. Enfin, il est tout naturel de rappeler ses pleurs et sa peinture au tombeau de saint Martin.

#### CULTE DE SAINTE CLOTILDE

Déposée dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, elle en a été tirée depuis et mise dans une châsse particulière (1520) que l'on portait solennellement avec celle de sainte Geneviève.

Cette église de Saint-Pierre et Saint-Paul prit dans la suite le nom de Sainte-Geneviève. Détruite à la Révolution, elle a légué son nom à l'édifiée connue sous le nom de Panthéon. Lorsque les Génovéfains furent expulsés de leur maison en 1792, un d'entre eux eut soin de soustraire les corps de sainte Clotilde, de saint Céran, évêque de Paris, et de sainte Aude, vierge, à la profanation dont ils étaient menacés, et les emporta dans une campagne des environs de Paris, où il allait se fixer; mais, craignant ensuite de se compromettre pendant le règne de la terreur, en gardant ce précieux dépôt, il brûla ces saintes reliques et en conserva les cendres, qui se trouvent maintenant dans l'église de Saint-Leu, à Paris, renfermées en un reliquaire avec quelques petits fragments des ossements de sainte Clotilde.

La paroisse de Longpont, près Paris, conserve une relique insigne de sainte Clotilde.

On en trouve aussi dans l'église de Viviers, diocèse de Soissons. Ces reliques y ont été apportées, avant le 13<sup>e</sup> siècle, de la basilique où elle fut inhumée à Paris.

M. Henri Congnet, doyen du Chapitre de la cathédrale, nous écrivait de Soissons, le 3 juin 1866 : «Un fait qui ne paraît pas contestable, et qui est rapporté par les anciens historiens, c'est que, dans le 9<sup>e</sup> siècle, les reliques de sainte Clotilde ont été portées hors de Paris, pour les mettre à l'abri du pillage des Normands. Elles furent déposées à Viviers ou Vivières dans l'église du château qui était fortifié. Ce fut à cette occasion que la collégiale du château de Vivières a été établie. Lorsque l'on n'eut plus à craindre les Normands, une députation fut envoyée de Paris pour redemander la châsse de sainte Clotilde, qui n'avait été mise à Vivières qu'en dépôt. Après bien des contestations, on s'accorda à faire un partage des reliques. Le chef et un bras de la Sainte restèrent à Vivières, et la châsse fut restituée à Paris. C'est du séjour de ces précieuses reliques que date le pèlerinage de Vivières. Ce qui confirme le partage des reliques tel que nous venons de l'indiquer, c'est-que, quand Louis XIII, voulant en posséder une portion, fit ouvrir la chasse pour satisfaire sa dévotion, on y trouva une grande partie du corps, mais le chef n'y était pas.

« Sous le règne de saint Louis eut lieu un partage et une translation à Valsery des reliques de sainte Clotilde restées à Vivières. «Les églises de Viviers et de Valsery, dit Muldrac, se glorifient de posséder le chef de sainte Clotilde, reine de France, et toutes deux en célèbrent la fête avec grande solennité. Pour Viviers, il appert par une charte d'un abbé de

Valsery, qui en a fait une nouvelle translation da temps de saint Louis, que véritablement il a une bonne partie de la tête de cette auguste princesse, femme du grand Clovis, et Valsery une autre parcelle du même chef  
(LE VALOIS ROIAL amplifié. par Muldrac, ancien prieur de Longpont en Valois in-12 de cent soixante-treize pages)

«A Vivières, en effet, les reliques de sainte Clotilde ont été vénérées de temps immémorial et sans interruption jusqu'aujourd'hui. Nous avons vu nous-meme dans l'église, en l'année 1865, un fort et vieux buste en bois représentant une femme, et appelé par les gens du pays et par les pèlerins buste de sainte Clotilde, devant lequel on se met à genoux et on fait des prières par la persuasion que des reliques de la Sainte y sont renfermées. Nous avons voulu nous assurer de la vérité du fait et le 8 Août 1865, nous avons ouvert en nous servant d'une scie, la tête du buste et nous en avons retiré une portion considérable d'une tête humaine comprenant tout le dessus du crâne, tout le frontal jusqu'à la naissance du nez, l'orbite des yeux, les os entourant les deux conduits auditifs, le pariétal; puis, séparés de la tête l'os supérieur de la mâchoire, une dent, et un petit os. A l'intérieur du crâne se trouvait enveloppé dans la soie un morceau de parchemin long de quatorze centimètres, large de huit centimètres, écrit en caractères du 13 e siècle, avec les débris d'un sceau en cire rouge. C'est une pièce authentique de l'abbé de Vaisery constatant une translation de la tête de sainte Clotilde. Il est constant que depuis six cents ans le pèlerinage de sainte Clotilde à Vivières a été fréquenté et l'est encore; que pendant la Révolution ledit buste contenant le crâne de sainte Clotilde a été enterré dans une pièce attenant a l'église d'où il a été retiré à la restauration du culte. La fontaine de sainte Clotilde existe aussi et à coté on voit les ruines de l'ancienne chapelle dédiée à la Sainte. A l'époque du pèlerinage, la veille du 3 juin et pendant les six semaines qui suivent, les pèlerins viennent avec dévotion boire de l'eau, «couverte, disent-ils dans leur langage populaire, des cheveux de la Sainte». Ainsi appellent-ils les herbes très fines qui sont à la surface de l'eau.

Dans : Les Petits Bollandistes : *Vies des saints*, tome 6